

Guido Amabili by  
Daughter Rita Amabili  
Italian Immigrant  
President Wilson  
May 3, 1925



My father GUIDO AMABILI came from Italy on the President Wilson on May 3rd 1925. He was accompanied by his mother Loreta and his brother. They were joining his father who arrived in 1921.



Guido Amabili in Italy, 1923

The excerpt that follows comes from my historical novel: Guido, le roman d'un immigrant, Éditions Hurtubise HMH, 2004, 339 p, p. 131-163. I am glad to make known that the English version will come soon.

The three chapters I chose for you talk about immigration. The departure was in Naples, the arrival in Halifax and then, for my family, in Montreal. I conducted important research on the trip in the ship itself, the situation of the travelers, the food and the general atmosphere. Then they had to take the train to go in a city they did not know.

Thanks to Carrie-Ann Smith from Pier 21, it became enough clear for me that I could imagine the life of those people.

When I decided to make the saga, I wanted to write the story of my father. For me, he was a giant. I wanted to tell of the courage, the effort, the tenacity he had, I wanted to share the love he showed in his life to the people he met, the love he represented for me. But it soon occurred to me that this immigration story was the one of hundreds of thousands

of people who had no choice but to engage themselves in an incredible epic, risking their own lives and those of their beloved.

The story of my family can be the one of yours, or the one of all those people around the world who suffer. Unfortunately, they endure and courageously look for a better life for the ones they love.

Sometimes, I think that the whole world is a big family. I hope all its members will one day find their sun.

Rita Amabili

[www.ritaamabili.com](http://www.ritaamabili.com)

## **CHAPITRE IX**

### **S'IL FAUT MOURIR UN PEU...**

O Eterno, ascolta la mia preghiera,  
e porgi l'orecchio al mio grido ;  
non esser sordo alle mie lacrime :  
poiché io sono uno straniero presso a te,  
un pellegrino come tutti I miei padri.

Écoute ma prière, Yahvé,  
prête l'oreille à mon cri,  
ne reste pas sourd à mes pleurs.  
Car je suis l'étranger chez toi,  
un passant tout comme mes pères.

Psaume 39, 13

Avril 1925. L'émigration italienne a commencé à la fin du siècle dernier et a augmenté chaque année un peu plus. Le gouvernement fasciste a tenté de diminuer la marée de pauvres gens qui cherchent désespérément l'espoir jusqu'à traverser les mers en un périple qui les mène vers l'inconnu. Malgré ses efforts, il n'a pas réussi. Entre 1880 et 1920, quatre millions d'Italiens ont débarqué aux États-Unis et au Canada.

Appuyée à un mur de l'édifice qu'elle a enfin atteint, au milieu de nombreuses personnes assises ou debout à attendre comme elle, Loreta tente de calmer sa nervosité. Elle tient dans sa main une branche minuscule du châtaignier qu'elle a vu par la fenêtre de sa cuisine tous

les jours depuis son mariage. Une plus grosse branche est proprement placée dans le fond du gros coffre en bois qui contient tout son avoir.

Pour la première et la dernière fois de sa vie, elle se trouve à Naples, une ville terriblement éloignée de la région des Marches qu'elle vient juste de quitter et dont déjà l'abandon lui cause un trou béant au cœur.

À demi couché sur une chaise droite, Evaristo s'est endormi. Il n'a plus conscience du tourbillon de personnes passant autour de lui comme autant de fourmis affairées au fond des longs couloirs de terre qu'elles ont elles-mêmes creusés.

Loreta ouvre la pochette de coton blanc qu'elle s'est fabriquée pour placer à l'intérieur les nombreux



Loreta Amabili in Italy, 1923

papiers qu'elle doit avoir avec elle : du tribunal d'Ascoli Piceno, il y a la réclamation des certificats de naissance de Guido et Evaristo et le sien ; sa propre carte de santé, elle a été vue par un médecin de San Benedetto del Tronto en mars ; les passes de vaccination, les cartes d'identification et le carton nommant le bateau qu'ils doivent prendre. Il y a aussi l'acte de réclamation émis au consulat général de Sa Majesté le roi d'Italie au Canada, où, devant des *ufficiali\**, Filippo demande de faire venir sa femme et ses fils au Canada et promet d'assumer l'obligation de leur assurer logement et assistance.

La *Casa del Emigrante\** est un endroit où la solitude ne veut rien dire. Le long bâtiment gris, sans aucune élégance semble avoir été construit à la hâte. Loreta a entendu dire que cette maison a été mise sur pied quand l'émigration italienne a augmenté au début du siècle. L'intérieur sent le désinfectant. Avant de voir les nombreux bureaux où on reçoit les

individus et les familles entières qui veulent changer de pays, on a l'impression d'être dans un hôpital. Mais ici, personne n'est malade. Les gens se retiennent même d'éternuer ou de tousser de peur d'être renvoyés avec l'interdiction de prendre le bateau.

Poussant l'énorme malle de bois ensemble, Loreta, Guido et Evaristo sont arrivés plusieurs heures auparavant. Tout se passe en interminables attentes au milieu de gens allant en tous sens : les futurs émigrants marchent lentement, mais les employés, au contraire, sont pressés et parfois si froids. Il y a les périodes où on les appelle pour l'inspection :

-Oui, vous madame, avec les deux garçons. Venez dans ce bureau. Restez debout, les enfants, tandis que votre mère peut s'asseoir sur cette chaise.

En se faisant regarder les dents, les cheveux – on y cherchait des poux –, les oreilles, Loreta, la femme fière, a pensé à l'examen qu'on faisait passer aux chevaux avant de les acheter au nom du propriétaire terrien. N'est-elle qu'un animal que l'on examine pour savoir si, oui ou non, elle est bonne à vendre à un nouveau propriétaire ? Quand le contrôle est fini, Loreta attend ses fils à la porte du petit bureau. Ils vont ensuite longer les couloirs pour trouver l'endroit où ils ne dérangeront pas.

-Non, pas ici. Cette pièce sert aux nouveaux arrivants. Vous avez eu le premier examen. Allez plutôt vers la droite.

Et ils repartent, ne sachant pas très bien où ils devraient arrêter à droite. Quelqu'un vient rendre son passeport à Loreta. En regardant la personne qui repart, la maman de Guido se demande comment la religieuse a pu la retrouver dans cet édifice bondé. Elle regarde la photo que contient le livret: elle est au milieu et Guido à sa droite. Il a son air sérieux d'enfant adulte. On peut presque deviner l'espérance d'une vie nouvelle dans ses merveilleuses prunelles foncées. Il semble beau et fort et l'ovale parfait de son visage lui donne cette dignité naturelle qui lui va si bien. Loreta a peu l'occasion de regarder des photos. Elle s'émerveille de la beauté de ses fils. Ils sont sa richesse et son bonheur. Une deuxième religieuse vient chercher Evaristo pour lui faire prendre un bain. Elles sont nombreuses à la Casa del Emigrante. Elles s'assurent de la désinfection des voyageurs. Evaristo n'a jamais pris de vrai bain et sa mère se dit que l'enfant appréciera sûrement de jouer dans l'eau après les heures qu'ils ont mises à atteindre Naples.

Le repas du midi leur a été servi dans la mensa, la grande cantine juxtaposée aux longues salles d'attente. Loreta suppose qu'ils y auront aussi leur repas du soir. À cet effet, Guido lui a lu quelques lignes qui se trouvent sur son billet de bateau. Il y est dit que l'émigrant muni d'un

billet de troisième classe est pris en charge de midi le jour précédent le départ jusqu'au moment où il part, même s'il y a un retard. Le matin de l'embarquement, ils ont droit à un café et un autre au dîner si le bateau quitte le port au courant de l'après-midi.

-Mamma, j'ai vu les lits. Nous dormirons tous ensemble. En souriant, Loreta regarde Evaristo qui fait un large geste de la main pour expliquer que toutes les personnes présentes en ce lieu dormiront dans la même pièce. Elle avait bien pensé qu'ils auraient à s'installer dans un dortoir pour la nuit. Même la perspective de dormir au milieu d'un groupe ne lui fait pas peur puisque, au bout, il y a Filippo.



-Réveille-toi, *alzati\**!

Guido ouvre un œil, constatant que les alentours sont aussi noirs que le rêve qu'il vient de quitter à l'instant. Il se demande vaguement pourquoi il doit se lever. Devant lui se tient un garçon de son âge qui semble très impatient. La curiosité du fils de Loreta s'éveille. Il s'assoit sur le bord de son lit. À côté, se trouve celui de sa mère qui dort paisiblement, tout habillée, un bras passé autour de son cadet blotti près d'elle. Dans ce dortoir où les lits sont collés les uns aux autres, ils ont eu du mal à s'endormir. L'inquiétude des dernières journées prenant une part importante dans les pensées de chacun, Guido est certain que toutes les personnes autour de lui vivent aussi une tourmente.

La veille, Evaristo a longuement pleuré, cherchant des prétextes pour exiger, supplier qu'ils retournent à Offida. Loreta ne lui a pas prêté une attention constante, son esprit étant trop accaparé. Elle devait écouter les directives et les demandes, savoir les règles de l'établissement; elle se forçait à apprendre par cœur un résumé de ce que Guido lui lisait concernant les documents qu'elle avait déjà ou qu'elle recevrait. Ne sachant pas lire, elle prenait les moyens de demeurer le plus autonome possible.

Dans la pénombre épaisse où l'odeur des corps endormis se mêle à celle des désinfectants, Guido ne voit pas bien sa mère et son frère, mais leurs silhouettes allongées lui font une présence rassurante. Son regard cherche à discerner les traits du garçon devant lui. Décidant que son nouveau camarade est bien éveillé, Ambrosio murmure son prénom en guise de présentation. Il est long et malingre. Ses mains s'agitent autour de lui comme deux oiseaux fous. Il a treize ans, en paraît dix-sept et trouve qu'un voyage en bateau, même en troisième classe, est ce qui peut

arriver de mieux au jeune paysan qu'il est et qui n'a côtoyé à ce jour que la plus laide pauvreté.

Encore légèrement somnolent, Guido le suit à l'extérieur du grand dortoir. La lumière crue l'aveugle, mais il s'y adapte vite. Il doit presser le pas pour ne pas perdre son compagnon, dont les longues jambes minces sont rapides. Le corridor interminable et clair les mène à un tournant qu'Ambrosio emprunte sans hésitation. Guido arrive en même temps que lui devant une lourde porte en béton. Ils doivent joindre leurs efforts pour l'ouvrir, mais ce qu'elle cache en valait la peine.

Une dizaine d'enfants, filles et garçons, se tiennent dans une pièce sombre, sale et exiguë. Certains sont assis sur du papier journal, d'autres appuyés sur les murs ou juchés sur des escabeaux rouillés, d'autres se tiennent droits, petits soldats en faction. Au-dessus de leurs têtes, de longs tuyaux traversent la pièce. D'épaisses toiles d'araignée enjolivent leur métal comme autant de dentelles. Guido n'a pas réussi à examiner tous les membres du groupe quand Ambrosio s'approche du seul jeune plus grand que lui :

-*Era l'ultimo\**, lui dit-il.

L'autre acquiesce et approche du fils de Loreta, qui ne bouge pas. Il lui dit qu'Ambrosio et lui viennent du même village.

-Quand nous parlions ensemble du voyage, on se promettait de réunir *i ragazzi\**.

-Demain, continue Ambrosio, nous commençons un long voyage. Qui peut nous dire ce que nous y vivrons.

Écoutant religieusement, Guido ressent la peur contre laquelle il se bat depuis des mois. « Qui peut nous dire ce que nous y vivrons. » Il décide une autre fois de combattre la peur.

-Nous sommes tous italiens, reprend Ambrosio, sortant du même coup Guido de ses rêveries. Nous venons du même pays, portons les mêmes racines.

C'est alors que le fils de Filippo comprend le but de la rencontre des jeunes dans cette pièce secrète. Se rapprochant les uns des autres, enthousiastes soudain, ils parlent en même temps, se félicitent, se racontent. Quand, au bout de longues minutes, ils se calment, le silence s'installe confortablement. Ambrosio sort un canif et le lave avec sa salive. Les enfants s'agglomèrent dans un rang désordonné qu'ils sont seuls à comprendre. Chacun prend le canif et se perfore légèrement la

peau du poignet gauche. Quand le sang coule de toutes les blessures, ils le mêlent.

-Nous, Italiens, quittons notre pays, dit Guido de sa voix la plus ferme. Nous promettons de nous venir en aide si l'un de nous est un jour dans le besoin. Nous sommes liés *per sempre*\*.

-*Per sempre*\*! répète chaque enfant, la main droite sur l'épaule de son voisin.

Un cercle de solidarité est né à la *Casa del Emigrante*.



Le café qu'ils leur servent au matin semble avoir attendu de très longues minutes dans les tasses. Il est tiède et épais, laissant un cerne brun dans le contenant jauni. Son goût amer est aussi celui du réchauffé. À cause de sa soif, Loreta le boit lentement, retenant la grimace dont ses deux fils ne se privent pas. Quand il a terminé sa boisson, Guido cherche une fenêtre. Il veut naïvement regarder son pays le plus possible avant de le quitter. Avril se termine dans la richesse d'un printemps somptueux où les bourgeons laissent déjà éclater leur trop-plein de fleurs

Dans un arc-en-ciel de couleurs tendres. Autour de lui, le bruit s'amplifie à mesure que la matinée avance. La fébrilité des futurs émigrants va croissant. Les enfants courent et s'interpellent. Les adultes étudient les nombreux documents qu'ils avaient déjà ou qui leur ont été donnés.

De nombreuses religieuses sont revenues au début de la journée. Elles sont partout à la fois : certaines dirigent les gens vers quelques médecins qui les attendaient, d'autres remplissent des questionnaires avec les voyageurs, d'autres encore leur parlent simplement. Elles vont et viennent en tous sens et à les voir travailler, sérieuses ou souriantes, Guido et Loreta se sentent plus calmes. Leur efficacité fait un baume sur leur départ, comme si elles apportaient la chaleur qui manque au milieu de la paperasse officielle et des visages affairés.

Loreta, Guido et Evaristo sont assis tous trois côte à côte dans le vaste corridor. La mère a fermé ses yeux et l'aîné fait la vigie, surveillant le cadet, qui a parfois tendance à s'éloigner pour se cacher derrière les longues robes noires.



Le repas du midi vient de se terminer et les futurs immigrés envisagent avec fatigue les longues heures qui les séparent du départ. Assis en tailleur par terre, Guido joue aux devinettes avec Evaristo, espérant que le temps s'écoulera ainsi plus vite pour le petit et pour lui-même. Ils sont anxieux et fatigués. La fébrilité parcourt les rangs désordonnés de ce groupe de personnes en attente. Telle une gamine malicieuse, elle sème un brouhaha sur son passage et laisse volontiers l'inquiétude se propager.

La soirée se profile doucement. Les voyageurs savent que leur départ est imminent. Si personne ne le confirme, les battements accélérés des cœurs, la moiteur des mains, la nervosité générale le disent mieux que les informations que tous espèrent en vain.

Une famille passe près de Guido. Ce dernier regarde la femme qui marche devant. Son expression de découragement le frappe. Son maintien, ses yeux baissés crient sa défaite. Entourée de plusieurs enfants, elle est soutenue par un plus grand. Le fils de Loreta reconnaît Ambrosio. L'expression de défi et de conquête qui marquait son visage la nuit précédente a disparu. Ses dents mordillent ses lèvres, son regard se perd sur les grands murs vides de la Casa del Emigrante. Ses mains ne sont plus les grands oiseaux fous qui dansaient dans la nuit. Elles soutiennent la femme qui le précède. Après s'être tourné brièvement vers sa mère, Guido court rejoindre son ami. Comme la nuit précédente, il place sa main gauche sur l'épaule du garçon. Ambrosio se tourne vers lui. Les larmes envahissent un œil, menaçant de déborder sur sa joue, alors que l'autre reste sec, presque froid.

-Nous ne pourrons pas partir, dit-il.

Guido regarde son ami sans répondre. Il devine la raison pour laquelle Ambrosio et sa famille sont refusés à quelques heures du départ. Il a retenu les confidences nocturnes.

Quand Loreta s'approche de la mère, cette dernière lui explique qu'ils viennent d'apprendre que leurs billets ne valent rien. Un petit homme rondet a vendu au père d'Ambrosio des billets à meilleur prix. « Quand un ami qui revenait du Canada m'a dit que mes billets étaient différents de ceux qu'il connaissait, il était trop tard. J'avais déjà payé », avait expliqué le père d'Ambrosio à sa femme en secouant la tête. Le père et le fils ont retrouvé l'homme malhonnête, qui n'a pas voulu remettre l'argent. Ils ont donc tenté leur chance, mais ils ont perdu. Loreta et

Guido regardent partir la famille comme s'ils perdaient des amis de longue date.



Plus que jamais auparavant, Guido ressent la peur de l'inconnu. S'il se hasarde à la combattre en se disant que l'arrivée au Canada n'est prévue que dans une quinzaine de jours, il ne réussit pas à se leurrer longtemps. Lui qui a vécu ses douze premières années dans un vase clos n'a aucun exemple pour imaginer l'inconnu colossal qu'il devra affronter. Un peu embarrassé par son souvenir, il repense à l'instant où il a quitté sa maison. Ses oncles, ses tantes et ses cousins sont tous venus la veille du départ saluer la petite famille qui était sur le point de les quitter. Anna, Silvia, Olimpia, Alessandro et Alfonso, les enfants de Rosa lui ont dit qu'il était chanceux.

-Tu pars à l'aventure ! s'est exclamée Silvia, dont l'énergie et la vivacité auraient apprécié une telle nouveauté.

À tour de rôle, Rosa a pris le visage des enfants entre ses mains. En levant la tête vers leur tante, ils ont vu ses lèvres murmurer des paroles qu'ils n'entendaient pas bien. Guido les a pressenties facilement. Sa mère les employait souvent pour demander à Dieu de protéger les siens. Mais, dites par Rosa, ces paroles avaient un ton plus solennel. Ces dernières n'ont pas arrêté et leur flux a augmenté comme pour éviter à leur émettrice les larmes. Rosa s'est ensuite tournée vers Loreta, dont le visage blanc a tourné au livide.

Elles sont restées immobiles toutes les deux un long moment. Guido, fasciné, n'a pas quitté des yeux les lèvres de sa tante, qui, elles, ne cessaient pas leur mouvement. Un spectateur étranger aurait peut-être pu sourire en regardant les manœuvres des lèvres qui semblaient se mouvoir sans aide. Le temps s'est suspendu quand les deux femmes sont finalement tombées dans les bras l'une de l'autre.

-O Dio, protégez-les ! a crié Rosa comme si elle n'eût pu retenir son cri.

Mais la femme s'est vite reprise. Sa main a caressé l'épaule de sa belle-sœur. Dans un même geste, elle a lentement ébauché une longue croix dans les airs. Loreta et Guido se sont signés à l'italienne, baisant ensuite leur pouce. Paolo, un peu scandalisé, a dit qu'il n'y a que les prêtres pour faire de tels gestes, mais Loreta a répliqué avant son amie :

-Dieu est dans notre famille, Pietro. Rosa mon amie me dit qu'il reste avec vous en même temps qu'il vient avec nous.

Les deux femmes se sont étreintes une nouvelle fois, mais leur geste chaleureux n'était plus désespéré. Les enfants ont bien vite repris leur bavardage.

Il y a eu ensuite l'intervalle qui gêne encore Guido quand il y pense. Alessandro lui a tiré la main en lui faisant signe de le suivre. En courant, les deux garçons se sont rendus au poulailler. Alessandro lui a dit qu'il savait, par des amis très au courant de ce qui se passait en Amérique, qu'il n'y avait aucune poule au Canada. Guido a été horrifié ! Lui dont la tâche quotidienne comprenait les différents travaux que nécessitaient l'enclos et ses habitants. Lui qui leur parlait gaiement chaque matin. Ému par tout ce qu'il venait de voir et d'entendre, il avait voulu prolonger les adieux à ses amies les volailles. Il avait pris dans ses mains celle qu'il aimait le plus et, brièvement mais le plus sérieusement du monde, l'avait embrassée.

Ce qui le met le plus mal à l'aise, c'est qu'Alessandro avait tellement ri qu'il en était tombé à la renverse tandis que Guido, ennuyé, sortait du poulailler avec dignité, acclamé par les cris stridents des volailles.



On a ouvert la porte menant au bateau. Guido se dit avec un énorme pincement au cœur qu'elle ouvre sur un nouvel avenir. Un ailleurs vague, menaçant.

-*Babbo, Babbo*, tu es ma seule certitude dans ce monde inconnu qui m'attend. Babbo que je n'ai pas vu depuis presque quatre ans, que je ne connais peut-être plus... *Babbo*.

Un superbe officier s'installe à une guérite. Il impressionne les enfants et change du même coup les idées de Guido. Il ne cesse de l'examiner. Il porte un pantalon bleu foncé et un veston assorti. Ses épaules sont rehaussées d'une bande rigide garnie de franges dorées. Les boutons de sa veste brillent du même or. Il porte une casquette marine qui relève son allure officielle et enrichit du même coup son apparence. Son maintien austère complète la tenue. Le fils de Loreta pense qu'on ne peut se permettre de souplesse, revêtu d'un tel uniforme. Inconsciemment, il resserre autour de lui son vieux veston, mettant dans un mouvement d'épaules imperceptible tout le sérieux qu'il ressent en regardant l'adulte. Il est sur le point de s'en détourner en s'efforçant de ne pas être impoli

par son examen prolongé quand ses yeux se portent une dernière fois sur le visage de l'officier.

Le regard de ce dernier est rivé à l'enfant. Un sourire imperceptible flotte sur ses lèvres. Un bref instant, Guido se demande qui dévore l'autre des yeux, mais son vis-à-vis lui renvoie un regard chaleureux. Un clin d'œil vient tout à coup accentuer la sympathie. Pour l'adolescent, cela correspond à une bouffée d'air frais, à un « Bon voyage » inattendu. Un contentement aussi soudain que momentané lui gonfle la poitrine. « Merci pour ce cadeau », pense-t-il simplement.

Guido se dit qu'il n'a jamais vu quelqu'un d'aussi élégant, pas même Angelo le jour de son mariage. Deux marins viennent rejoindre l'officier. Ils expliquent que le moment est venu de procéder à l'embarquement. Ils aident les nombreuses familles à se placer les unes à la suite des autres avec leurs billets en main. Dans un turbulent mouvement de toutes les personnes en attente, ils parviennent à un semblant d'ordre qui demeure assourdissant.

Loreta, Guido et Evaristo se placent dans la file. Quelques religieuses viennent les saluer et les assurer de leurs prières. Immobile au milieu de la foule, Guido regarde tour à tour sa mère et son frère. Ses yeux se promènent sur tout leur avoir : un gros coffre de bois que deux hommes emportent déjà et trois ou quatre sacs de toile qu'ils gardent avec eux. Leurs seules possessions.

Un léger coup d'œil à l'officier lui fait constater que tout est redevenu normal. Il a l'impression d'avoir refermé une porte. Son ami d'une seconde a repris sa rigueur et regarde droit devant lui comme il se doit. Guido pense qu'il a déjà oublié leur connivence. Pourtant, cette dernière restera un beau souvenir.

L'heure approche, il le constate par la proximité de gens fébriles comme lui. Honteux, il ressent soudain une énorme envie de pleurer.

*Dio, aiutateci !\**

À la guérite, un autre officier leur fait signe. C'est leur tour. Tandis que Loreta présente son passeport, Guido prend la main d'Evaristo et avance quelques pas plus loin que l'endroit où se trouve sa mère. Alors, il le voit et le souffle lui manque.

L'immense bateau qui les emmènera de l'autre côté de l'Atlantique se dresse devant eux, tel un majestueux colosse. Il a Dieu, aidez-nous!

Deux mâts et deux cheminées. Guido a entendu dire que sa vitesse peut atteindre dix-huit nœuds et demi.

De l'endroit où ils se tiennent, les enfants peuvent voir bouger de nombreuses personnes sur les différents étages du navire, petits points noirs affairés. Guido pense qu'il sera une de ces minuscules taches, différente parce que passive et dépendante. Son esprit hésite entre la peur et la hâte. L'attente a été longue durant les préparatifs échelonnés sur plusieurs mois. Il a eu le temps d'imaginer longuement ce monstre qui s'étale devant lui, impressionnant mais presque sympathique. Il l'avait rêvé grand, il est gigantesque. Il sera sa maison pour de nombreuses journées. L'enfant en lui a envie de cette aventure qu'il pourra raconter longtemps à ses amis, mais ses amis restant derrière lui, qui pourra l'écouter désormais, sinon son père et sa mère? L'enfant en lui achève son règne. Il sait instinctivement qu'il doit le laisser sur le bord de l'Adriatique. L'adulte qu'il est presque tente de rationaliser, d'expliquer l'angoisse, la fébrilité et surtout la responsabilité qui lui revient de droit. Maintenant. Dans un souffle, il prononce le nom du navire à l'italienne :

Presidente Wilson.

C'est ainsi qu'il le nommera toujours.

Quand Loreta se tourne vers ses fils, elle voit deux minuscules enfants avec en arrière-plan l'immense vaisseau qui les engouffrera pour de nombreuses journées. Discrètement, elle se signe.



## **CHAPITRE X**

### **JUSQU'À NOUS BERGER SUR LES FLOTS**

Il trapianto da una civiltà ad un'altra  
è la prova più terribile che possa  
affrontare un uomo.

La transplantation d'une civilisation  
à une autre est l'épreuve la plus difficile  
que peut affronter un être humain.

Giuseppe Prezzolini

Loreta regarde par le hublot de la petite chambre où elle dort depuis presque une semaine. Il pleut à verse comme il a plu la veille et l'avant-veille. Depuis trois jours, le bateau tangue beaucoup plus qu'il ne l'a fait durant les journées plus clémentes. Une odeur d'humidité s'est infiltrée dans toutes les pièces mises à la disposition des voyageurs de troisième classe.

Ces derniers, tous émigrés d'Italie, sont très nombreux et l'espace s'en trouve d'autant rétréci. Il le semble plus encore depuis que les orages constants déposent sur les murs et les meubles usés une bruine qui rend les mains visqueuses. Ce n'est sûrement pas la première fois que l'intérieur du bateau affronte une telle température. Nul n'a besoin d'étudier longuement les alentours pour remarquer les rares et vieilles tapisseries, partiellement décollées, le bois autour des fenêtres ayant perdu le mince vernis qu'il semble avoir possédé. À de multiples endroits, les murs laqués sont gonflés de minuscules gouttes d'eau, donnant à l'ensemble des pièces une allure confinée démoralisante.

Ce n'est pas que le bateau soit malpropre, non. Quand les passagers de Naples ont pris possession des lieux, il était évident qu'un nettoyage avait été fait. Les draps étaient propres, les tables, les chaises et les autres meubles essuyés, mais les voyageurs sont nombreux et un léger entretien quotidien suffit à peine. L'humidité domine partout dans les pièces des troisièmes classes et il est flagrant qu'il en est ainsi depuis de nombreuses années.

Au niveau inférieur du bateau, les émigrés italiens ont trois pièces à leur disposition. La première est une longue salle à manger étroite où ils s'entassent à l'heure des repas, chacun passant sur le côté entre deux

rangées de tables et de bancs de bois. Au début, Evaristo a trouvé très drôle de ne pouvoir marcher de face dans la pièce, mais le recommencement perpétuel de la situation lui a vite fait perdre la première touche d'humour.

La deuxième salle, le fumoir, consiste en une pièce carrée et sombre, décorée uniquement de hublots si haut perchés qu'on a du mal à les atteindre. Ces derniers, au verre épais et usé, ne laissent pas passer les rayons du soleil et la pénombre y découpe jalousement quelques tables garnies de cendriers, ce qui termine l'ameublement sommaire.

Chaque dortoir comprend quatre couchettes, placées à chaque coin de la salle. Ces couches, accompagnées de très petites tables, sont les seuls meubles de la pièce, mais ils la remplissent entièrement. Les passagers sont obligatoirement au nombre de quatre par chambre. Loreta, scandalisée, s'est vu attribuer une chambre où un homme était déjà installé ! Il a trente-deux ans et se nomme Giuseppe. Il vit à Toronto depuis 1920. Il est allé en Italie enterrer son père et retourne maintenant retrouver son épouse et ses quatre enfants. Parce qu'il s'excuse d'avoir été placé avec elle, Loreta conclut qu'il est un homme bon.

Dans leur chambre comme dans plusieurs pièces, l'humidité marque à longs traits sombres et dentelés la moitié des murs. Par les morceaux de peinture qui se détachent des parois, les ombres miroitent, faisant différentes teintes de gris mêlées à la couleur. En les regardant fixement durant un bon moment, Evaristo raconte qu'il se crée des histoires en cherchant une timide ressemblance avec des rois et des princes dans les ondulations humides.

Les repas n'arrangent pas l'impression d'exiguïté que chacun ressent. Dans la salle à manger surpeuplée, des plats peu abondants et tièdes sont servis. Un repas peut consister en une petite quantité de viande et une salade verte, ou une soupe avec des pommes de terre, ou encore des lentilles, des pommes de terre et des oignons. Bien sûr, on peut acheter des aliments en plus aux heures où l'on sert à manger – du pain, de la viande en conserve ou du fromage –, mais la plupart des passagers se gardent bien de dépenser leurs quelques sous si difficilement gagnés.

Le réel problème n'est pas tant que les quantités n'apaisent jamais l'appétit, mais plutôt que, plus le voyage dure, moins la nourriture est fraîche. Ajouté au mal de mer, il en résulte que plusieurs passagers vomissent. Certains passagers, instruits par d'autres ayant déjà fait le voyage, ont apporté des citrons avec eux de sorte qu'on voit souvent des gens boire de l'eau citronnée pour empêcher la déshydratation causée par les nombreux vomissements, dont l'odeur s'ajoute à celles des mets et de l'humidité.

Des commis s'occupent du nettoyage de la salle à manger et du service aux tables. Certains prennent le temps de saluer les passagers et de parler avec eux. Ils doivent aussi s'assurer de la propreté des pièces attribuées aux voyageurs. Cela n'est pas une mince tâche, car les émigrés sont nombreux et les enfants beau-coup plus bruyants durant les jours d'orage.

Les activités étant peu nombreuses, Loreta a souvent l'impression d'attendre les repas pour voir passer les gens devant elle lorsqu'elle est assise aux longues tables. Mais le service est lent, les commis étant débordés, et la hâte la reprend. Comme beaucoup de femmes, la maman de Guido porte assistance aux personnes qui ont des troubles digestifs. Elles se retrouvent souvent quelques-unes à se raconter leur histoire d'avant le voyage. Finalement, ils se ressemblent tous un peu, ces récits de familles obligées de quitter ce qu'elles connaissaient pour un ailleurs incertain.

Les femmes et les enfants sont sous la responsabilité de plusieurs intendantes. Guido et Evaristo ont vite repéré les plus accueillantes et usent parfois, comme tous les jeunes, de la beauté de leurs yeux pour obtenir un léger surplus de pain ou de pâtes.

-Mamma, c'est tellement beau à l'étage supérieur.

Loreta se détourne du hublot pour regarder avec amour son fils aîné qui arrive en trombe dans leur dortoir. Giuseppe a quitté la pièce depuis un bon moment. Loreta suppose qu'il est au fumoir, attendant l'heure du petit-déjeuner. Evaristo dort encore. Loreta a à peine terminé la toilette sommaire que les passagers peuvent se permettre. Guido, toujours tôt levé, a eu tout le temps de continuer l'exploration du bateau, qu'il avait commencée dès les premières heures de leur arrivée. Les passagers de troisième classe, comme tous les émigrés, n'ont pas le droit d'aller sur le pont principal, qui est réservé aux riches, mais c'est à cet endroit que l'adolescent veut mener sa mère. Il insiste tellement pour qu'elle voie ce qu'il a découvert que Loreta le suit en souriant. Il la guide finalement jusqu'à une partie du bateau qu'elle n'a jamais vue.

Ce qui impressionne le plus la paysanne qu'elle est, ce n'est pas tant le pont-promenade qui a émerveillé son fils, que la personne qui s'y promène. Elle a un chapeau à large bord où le tissu vert tendre se mêle à un autre vert plus foncé dans un savant amalgame qui pare élégamment le côté de sa tête. De longues mèches de ses cheveux blond-roux s'échappent doucement de son couvre-chef. Sa jupe, de la même teinte douce que son chapeau, est rehaussée d'une ceinture vert olive ; son chemisier de soie crème, décoré de fines dentelles, s'harmonise

parfaitement avec ses petits gants. Il émane de la jeune femme une élégance raffinée en même temps qu'un rien de chaleur humaine qu'elle semble dédier en ce moment à une personne que Loreta ne peut voir mais dont elle entend le rire.

L'espace de quelques secondes, Loreta, qui est une femme comme toutes les autres, se permet de s'imaginer dans ces vêtements. Elle se voit, chaussée des escarpins dorés de la dame, avancer lentement vers l'amour de sa vie. Pour lui, elle est la plus belle, la plus désirable, la plus chaleureuse des femmes. Elle n'a aucune inquiétude du lendemain, sinon celle de se promener sur ce pont et de se laisser admirer par son époux et ses fils ; marcher entourée d'eux et se savoir belle par leur amour. Ensuite, ils boivent lentement ensemble un vin léger et Filippo lui dit combien elle est tout pour lui. Il n'a d'autre inquiétude que celle de répondre à ses souhaits. Il lui prend amoureusement la main et celle-ci est douce et blanche au lieu d'être usée et rougie par les travaux des champs ; il lui baise les doigts avec ferveur. Le temps passe aussi lentement que gaiement sous un soleil de conte de fées, alors qu'elle se sent heureuse entourée des siens.

Quand les enfants dorment et qu'ils sont certains d'être seuls tous les deux, son compagnon lui enlève son très beau chapeau. Ses cheveux, ceux que Filippo aime tant, s'échappent en riches cascades brunes. Tandis qu'il la regarde avec bonheur, elle renverse la tête doucement et il baise son cou lentement, longuement.

Autour d'eux, la nature enjolive les riches dorures de la partie luxuriante du navire. Les pauvres ne sont pas là, n'existent plus. Tous les êtres entassés dans la partie sombre du bateau sont main-tenant heureux et assez aisés pour bien vivre. Loreta et Filippo se promènent heureux et refont le monde à grandeur de leur amour.

Une porte fermée brusquement ramène Loreta à la réalité. Guido lui prend le bras et ils quittent vivement le pont des premières classes, l'adulte demeurant étonnée de s'être laissée aller au rêve, alors que normalement elle est si pragmatique. Elle n'a noté aucun autre détail que ceux qui ont servi à son imagination. Elle ne se rappelle donc pas clairement les touches luxueuses qui ont été le cadre de sa rêverie. Elle ne retient pas le bois vernis du sol et les fenêtres ouvragées de dorures. Ces dernières laissent entrevoir les immenses pièces que de riches personnes envahissent pour un voyage qui ne ressemble en rien à celui que vivent à l'étage inférieur les êtres venus d'une autre planète : celle des *contadini*\* dont l'insécurité est le seul horizon.



Pour Guido, elle ressemble à Felicia. La vérité, c'est qu'elle n'a de sa cousine que l'âge, la couleur des cheveux et la nationalité. Elle est mal assise sur une des chaises de bois de la salle à manger désertée. De sa main droite, elle caresse son ventre sans arrêt. Ses yeux sont à demi fermés, sa tête appuyée sur sa main gauche. Elle gémit doucement. Le fils de Loreta se rappelle l'avoir vue plusieurs fois au cours des semaines précédentes. Il sait qu'elle attend un enfant. Autour d'elle, quelques personnes sont regroupées. Certaines lui demandent ce qu'ils peuvent faire, d'autres si elle est souffrante. Une intendante lui essuie le front avec un linge humide.

Guido s'approche de la malade et croise ses yeux. Intimidé, il effleure délicatement son bras. Ce qu'il veut lui dire, c'est qu'il trouvera Loreta pour elle. Il a si souvent vu sa mère soigner les gens de son entourage.

Quand il lui explique que la jeune femme enceinte semble très affaiblie, sa mère le suit tout de suite. À l'entrée de la salle à manger, ils la voient debout, les deux mains à plat sur une des longues tables. Sa tête penchée vers l'avant et ses sourcils froncés font deviner le mal de tête. L'intendante qui la reconforte se tourne vers Loreta et, sans que cette dernière le lui ait demandé, elle lui explique la situation.

Angelina en est à son septième mois de grossesse. Jusqu'à la semaine dernière, elle se sentait bien. Tout a débuté par un gonflement général. Elle a pris du poids, mais ne s'en inquiétait pas puisque sa propre mère en prenait toujours beaucoup lorsqu'elle était enceinte. Finalement, elle a trouvé étrange de voir que ses mains et son visage soient devenus si ronds qu'ils déformaient presque ses traits. Ce n'est qu'ensuite qu'elle a commencé à avoir une vision trouble et souvent voilée.

À l'invitation de Loreta, l'intendante l'aide à conduire la jeune femme à son propre dortoir. En la soutenant de chaque côté, elles installent la malade dans le lit de la paysanne et lui relèvent légèrement les jambes. Elles la couvrent ensuite soigneusement et la mère de Guido s'installe près d'elle alors que l'intendante va visiter d'autres voyageurs après lui avoir promis de revenir plus tard.

Avant de quitter, l'employée a fait part de son inquiétude : comment la future mère malade sera-t-elle acceptée par les services d'immigration canadienne? Il est connu que la sélection des immigrants était basée sur leurs origines ethniques et sur leur santé physique. « Dans l'état où elle se trouve, cette jeune femme ne pourra pas être admise », pense Loreta.



Quand la femme de Filippo sort du dortoir, elle décide d'aller vers le pont des troisièmes classes avant de se mettre à la recherche de ses fils. Elle a la surprise de les trouver là tous les deux à l'abri, Evaristo jouant sagement avec un seau rempli d'eau et Guido appuyé confortablement à regarder la mer. Il pleut toujours et les deux enfants se sont installés sous un abri. De lourdes gouttes de pluie se sont accumulées sur le sol, formant une flaque élargie qui augmente gaiement à mesure que les nouvelles tombent dans un bruit sourd et musical.

Loreta s'assoit près de son aîné et regarde un moment Evaristo jouer... Ils ont parcouru presque la moitié de la distance séparant l'Italie de l'Amérique. Les journées sont longues et les nuits inconfortables. Dans un éclair, elle revoit sa rêverie de quelques heures auparavant... Un merveilleux sourire éclaire le doux visage de la belle paysanne : ses fils auraient été beaux comme deux princes si leur famille avait été assez riche. Ils n'en sont pas moins ses petits seigneurs, le trésor de sa vie.

La pluie redouble soudainement d'intensité. Le vent hurle après elle et la colère s'installe dans l'intempérie déchaînée. Froissé de contenir une telle tempête, le ciel se renfrogne et noircit l'horizon. Guido pose sa tête quelques instants sur l'épaule maternelle. Ils ne pourront s'attarder longtemps sous l'orage mais veulent goûter chaque minute de cette période où, enveloppés dans la rigueur du climat, ils paraissent être seuls au monde.

-Ils sont nombreux, les gens qui ont changé de pays un jour.

Loreta tourne la tête vers la voix rêveuse de Guido et attend. De l'endroit où il est, elle ne voit que ses cheveux. Il les porte très courts. La mère glisse doucement la main sur la tête soyeuse. Un instant passe avant que son fils reprenne :

-Le curé m'a parlé de Moïse et de l'exode des Juifs. Il a dit qu'au cours des siècles de nombreux peuples ont dû changer de pays, soit parce qu'on les faisait sortir du leur, soit parce qu'ils devaient quitter leur patrie pour ne pas mourir de faim. Comme nous.

Que pourrait dire de plus Loreta ? Que pourrait expliquer cette femme dont la simplicité est un cadeau de Dieu. Peut-elle faire connaître ce qu'elle-même ne comprend pas ? Elle n'étudiera jamais l'histoire de l'humanité, mais elle sait par expérience que certains êtres humains naissent avec des chances que d'autres n'auront jamais; que la souffrance et la misère sont un pain qui ne manque pas souvent pour

eux; que l'avenir, c'est de pouvoir vivre avec ses fils et son mari et d'avoir la chance de gagner leur subsistance sans se préoccuper du lendemain. Elle sait que peut-être, même dans ce pays nouveau, ils ne pourront atteindre leur but de la façon dont elle le désire, que peut-être un autre membre de sa famille mourra sans qu'elle puisse rien faire pour le retenir. Elle en tremble chaque jour depuis la mort de Palma et la précarité de leur situation n'arrange rien. Mais Loreta est une femme de courage et de foi.

Il y aura toujours des guerres et toujours des peuples entiers seront jetés hors de leur pays pour une raison ou pour une autre; il y aura toujours des riches et d'autres si pauvres qu'on les croira petits. Il y aura toujours des saisons, des nuits, des jours et le travail. Dieu sait la vie et connaît les bien nantis et les humbles.

-Comme nous, acquiesce Loreta, mais Dieu nous regarde.

Elle sent son fils sourire. Il est déjà un homme de foi.



La nuit est jeune quand Angelina parle finalement à Loreta. Elle lui raconte qu'elle est veuve depuis peu et n'a que vingt ans. Elle va rejoindre ses deux sœurs et leur famille au Canada. Depuis la mort de son époux, la jeune femme a pris grand soin d'elle-même afin d'avoir un enfant en bonne santé. Ce bébé, dit-elle, est tout ce qu'il lui reste de son mari. Loreta lui raconte à son tour son histoire avec Filippo et les enfants. Elle parle d'une voix douce et se sent contente quand la malade, détournée de son inquiétude, finit par s'endormir.

À son retour, l'intendante apprend à Loreta qu'elle a vu le médecin responsable de la deuxième et de la troisième classes. Il lui a dit qu'avec les maux de tête et les problèmes de vision il était porté à croire que la maladie dont souffre Angelina se nomme éclampsie. Loreta, qui ne connaît pas le nom des affections mais sait combattre la souffrance, ne retient que le fait qu'une éclampsie peut empêcher une veuve de trouver refuge dans un pays d'adoption.



Au milieu de la nuit, la tempête s'aggrave. Loreta ressent une immense crainte en sentant le vaisseau secoué fougueusement. Cette gigantesque embarcation qui les emporte vers un nouveau continent peut-elle se laisser balloter comme un petit voilier? Des hommes courent sur le

pont. Loreta les entend se crier des ordres en anglais. Elle ne comprend pas cette langue, ne possédera jamais que le dialecte de son coin de pays. D'entendre les invectives que des hommes étrangers se lancent l'un à l'autre ne fait que souligner un peu plus la situation précaire dans laquelle les passagers se trouvent. Se sentir étrangère sera-t-il aussi son lot dans ce pays vers lequel elle va? Des bribes de la conversation qu'elle a eue avec Guido lui reviennent. Il y a des pauvres et des riches sous le ciel et certains doivent se battre plus que d'autres.

Les nuages, petites formes polissonnes, se laissent finalement voir. Leurs différentes teintes de gris s'harmonisent parfaitement avec la grisaille de la mer. Loreta respire profondément. L'air confiné de la pièce emplit ses poumons. « Il faudra bien s'en contenter », se dit-elle en haussant les épaules.

En s'approchant d'Angelina, elle est surprise de constater que la jeune femme a le visage et les mains encore plus enflés que quelques heures auparavant. Elle se plaint d'un énorme mal de tête et lui dit qu'elle a encore vomi et que sa vision est toujours embrouillée. Loreta baigne les tempes fiévreuses et regrette de n'avoir avec elle aucune des plantes médicinales de son jardin. Dans ses souvenirs, nulle future mère n'a eu des symptômes ressemblant à ceux-là. L'état d'Angelina ne cesse d'empirer et Loreta craint pour sa vie.

Tandis que la nuit passe, Angelina paraît de plus en plus souffrante. Son sommeil est agité et intermittent. Une plainte revient fréquemment sur ses lèvres asséchées. La transpiration colle sa blouse sur son corps. Découragée, Loreta se demande ce qu'elle pourrait faire de plus. Lorsque Angelina s'éveille totalement, des contractions s'ajoutent aux nausées et aux vomissements. La mère de Guido trouve les paroles justes et le ton de voix qui convainquent la parturiente qu'il n'y a aucune raison de prendre panique, mais elle réveille Guido et l'envoie à la recherche de l'intendante.

Plusieurs heures passent et les deux femmes au chevet de la troisième sentent leur angoisse augmenter. Angelina a un teint jaunâtre et son visage est déformé par l'œdème. Ses yeux demeurent fermés et sa mâchoire se contracte sous les vagues de douleur. Loreta se sent émue par cette jeunesse malmenée et affaiblie tandis que les contractions reprennent, augmentent, deviennent fortes. La nervosité dans le dortoir s'accroît à leur vitesse. Heureusement, Giuseppe a trouvé refuge dans un autre dortoir, que Guido est parti et qu'Evaristo dort.

Bientôt, les deux soignantes voient se profiler la tête du bébé. Loreta exerce une légère pression sur le crâne de l'enfant pour éviter un étirement excessif du périnée de sa mère. La moiteur de la peau

maternelle a augmenté bien que les frissons la parcourent, mais Loreta se sent rassurée de constater que le visage est légèrement moins tuméfié. Puis, tout va très vite et une nouvelle vie apparaît. Son cri perce la nuit qui achève. Bref et strident, il devient immédiatement un baume sur la douleur de l'une et sur l'inquiétude des deux autres.

-Dieu nous regarde, souffle Loreta, secouée par l'instant.

Un nouveau petit voyageur grossit les rangs des passagers du Presidente Wilson avant que le soleil réussisse à traverser le bataillon de nuages soudainement paisible.

Il y a la mort et il y a la vie, toutes les deux plus réelles que les rêves. « Les passagers s'en sortiront à leur façon », pense Loreta. Laborieusement peut-être, mais les *Marchigiani*\* sortiront grandis de leur périple. Elle en est certaine.



Devant le frugal repas qui lui tient lieu de dîner, Guido rêve. Il sait que Filippo a loué une maison pour accueillir sa famille. Il s'agit d'une petite habitation dans un quartier où il y a déjà d'autres immigrants. Il a écrit dans une de ses lettres que les paysans d'Offida ne peuvent imaginer la vie du Canada, si différente de celle qu'ils ont menée jusqu'à maintenant. Ces mots hantent le jeune garçon, dont le cœur hésite entre la peur et la hâte, mais la nouveauté n'est-elle pas l'apanage des générations nouvelles ?



## **CHAPITRE XI**

### **LÀ-BAS SERA TOUJOURS MON PAYS**

È allora le differenze di usi, di costumi, di vita, tra due paesi lontani tra loro e separati da un oceano, balzano prepotenti alla vista e aggrediscono l'immigrato con la forza di un impatto.

Et alors les différences d'usages de coutumes, de vies entre deux pays éloignés l'un de l'autre et séparés par un océan, sautent impérieusement à la vue de l'immigré et l'agressent avec la force d'un impact.

Michele Pirone

Il fait terriblement chaud. L'attente, compagne indésirée des voyageurs, se fait triste et longue sur le pont du Presidente Wilson où ils ont été réunis. Ils sont arrivés au Canada, mais aucun des passagers de troisième classe n'a encore mis le pied sur ce sol dont tous ont tant rêvé. Dans un instant de fatigue profonde, Guido se dit qu'ils n'arriveront jamais vraiment à destination.

Il pense avec une formidable intensité que l'audace et la témérité de l'immigration n'a d'égale que la folie de certains rêves humains. Il revoit la prairie des Marches, les alentours familiers qui ont formé son cadre familial depuis toujours, et une immense tristesse l'envahit. Le pénible voyage est loin d'être terminé et les nouveaux départs, à la lumière de son extraordinaire épuisement, prennent figure de montagnes démesurées, impossibles à franchir. À cet instant précis, il aurait envie de retrouver son lit familial à Offida. En fait, il donnerait tout ce qu'il possède pour pouvoir s'étendre sur sa couche à lui, douillette et habituelle. Et dormir.

Une idée le frappe soudain. Il ne possède rien, n'a presque rien à donner, à échanger contre quoi que ce soit. Il est dans un monde étranger, se sent responsable de sa mère et de son frère, n'a aucun argent. Il n'est rien, qu'une goutte microscopique dans une gigantesque marée, dans un flot de vies humaines qui ne valent presque rien.



Sono 3000, sono arrivati, sono tutti sulla banchina, stanchi, affamati, con in mano il « libretto rosso » (che li bolla come analfabeti) o il « foglio giallo » che dà qualche maggiore speranza : ma per tutti c'è ora la quarantena, un'attesa lunga, snervante ; e per alcuni che prima di partire hanno venduto case e podere, o si sono indebitati per fare il viaggio- non è solo stressante ma è un'attesa angosciante.

Ils sont 3000, finalement arrivés, tous assis sur un banc, fatigués, affamés, avec en main leur « livret rouge » (qui les identifie comme analphabètes) ou leur « feuille jaune » qui leur donne une plus grande espérance ; mais pour tous, c'est le temps de la quarantaine, une attente longue, énervante ; et pour certains – qui avant de partir ont vendu maison et domaine ou se sont endettés pour faire le voyage ce n'est pas seulement stressant mais cela devient une attente angoissante.

Chroniqueur anonyme de l'époque - 1920



Ils attendent depuis des heures sur leur bateau qui est finalement arrivé au port. On leur a dit que la salle d'attente du débarcadère ne peut contenir plus de deux cent cinquante personnes. Or, ils sont plus de mille voyageurs sur le vaisseau. Comme ils doivent tous d'abord repasser un examen médical très minutieux avant toute autre étape de leur arrivée au Canada, les passagers les plus pauvres doivent bien sûr attendre plus longtemps. Guido sait, pour l'avoir entendu plusieurs fois, que cette attente peut durer de dix-huit à vingt-quatre heures.

-Je me sens triste que vous n'alliez pas à Toronto, dit Angelina pour la troisième fois. Nous aurions pu nous voir. Je vous aurais présentés à mes sœurs.

Loreta fait oui de la tête en tapotant les mains de la nouvelle maman, qui est toute blanche et dont les traits sont tirés. Une ombre de sourire flotte cependant sur ses lèvres chaque fois qu'elle baisse les yeux sur son fils.

Autour d'elle, les membres de chacune des familles se serrent très près les uns des autres. « L'inconnu s'affronte mieux en groupe », pense la femme de Filippo avec lassitude. Quelques enfants pleurent et les mamans les bercent de ce balancement universel qui peut-être rassure les mères bien avant de consoler les petits.

-Croyez-vous que Toronto soit très loin de Montréal? Demande encore Angelina.

-*Non sò, cara\**, répond Loreta, pour qui ces noms de villes sont encore si nouveaux qu'elle trouve difficile de se les rappeler. Nous trouverons bien un moyen de garder le contact, Angelina.

Une journée de plus à demeurer sur un bateau qui ne tangue plus, comme si le monde entier les avait oubliés sur cette embarcation désertée des mieux nantis et de presque tout le personnel. Détournant son attention des deux femmes, Guido scrute les alentours. L'angoisse se lit sur chacun des visages qu'il voit autour de lui. Il sait qu'elle se reflète sur ses propres traits, augmentant d'heure en heure. Un semblant de désespoir gonfle soudain sa poitrine : que fait-il, étranger parmi les

étrangers, à attendre que sa vie puisse finalement continuer en terre inconnue ?

...

### Lexique des mots italiens

\**Ufficiali* Officiels.

\**Casa del Emigrante* Maison de l'Émigrant

\* *Alzati* Lève-toi.

\**Era l'ultimo* C'était le dernier.

\**I ragazzi* Les amis.

\**Per sempre* Pour toujours

\**Dio, aiutateci !* Dieu, aide-nous!

\**contadini* paysans

\**Marchigiani* Habitants de la région des Marche

\**Non sò, cara* Je ne sais pas, ma chérie

Filipo, Loreta and Guido Amabili, 1931 in Montreal



Filippo and Guido Amabili, 1931 in Montreal

